

CHICKEN

BRIEN LE FAINÉANT
(Lazy Brien)

Du même auteur

aux éditions THEÂTRALES

AMBULANCE / REVIENS À TOI (ENCORE), 1994

chez Christian Bourgois

CHUTES, 1990

LA TERRIBLE VOIX DE SATAN, 1994

GREGORY
MOTTON

CHICKEN
BRIEN LE FAINÉANT

traduit de l'anglais par Nicole Brette

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la



*Société des Auteurs
et Compositeurs Dramatiques*

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



© Gregory Motton, 1987 : *CHICKEN*. 1992 : *LAZY BRIEN*, pour la langue anglaise

© 1996, éditions THEATRALES, pour la traduction française

4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN: 2-907810-74-X

CHICKEN

PERSONNAGES

BILLY, un jeune homme, trompettiste
PAT, un homme de cinquante ans
DANDILION, une jeune femme, serveuse
MUSTAFA, un homme de quarante ans
MICHAEL, un homme de quarante ans
TENDRE LISA, une jeune femme
EMPLOYÉ DE LA MAIRIE
MUSICIENS DE JAZZ
POLICIER EN CIVIL

L'action se passe dans un minable café-restaurant d'ouvriers et dans la rue devant la porte de l'immeuble où habite Tendre Lisa.

Les musiciens de jazz sont visibles pendant toute la durée de l'action et sont assis le dos tourné au public au fond de la scène. Ils regardent la télévision pendant qu'ils jouent.

La pièce a été créée le 20 janvier 1996 à la Scène nationale de Bayonne et du Sud-Aquitain, dans une mise en scène de Henri Bornstein, avec Céline Bernat, François Lorient, Grigori Manoukov, Mathilde Robidet, Christian Ruché, Abdel Sefsaf.

Musiciens : Philippe Blin, Etienne Delmas, Jean-Claude Marie.

Un café-restaurant d'ouvriers. Vide.

BILLY.– Tout ce que je veux c'est deux repas par jour.

PAT.– Il y a beaucoup de gens qui veulent ça.

BILLY.– Il y a beaucoup de gens qui ont ça.

PAT.– Je parie que de toute ta vie tu n'as pas travaillé un jour entier.

BILLY.– Je dois quand même manger.

PAT.– Ceux qui ne travaillent pas ne mangent pas.

BILLY.– Bien sûr que si.

PAT.– Pas s'ils ont des principes.

BILLY.– Ça m'étonnerait que vous puissiez me dire où je pourrais trouver quelque chose ?

PAT.– Je connais une cuisine où ils laissent une poubelle près de l'entrée de service.

BILLY.– Oh.

PAT.– Tu veux entrer au parti ?

BILLY.– Non merci.

Dandilion entre, une trompette à la main.

DANDI.– Excusez-moi c'est à vous ?

BILLY.– Oui c'est à moi.

DANDI.– Vous l'aviez laissée, elle était sur la table, à côté de votre assiette... avec toutes les autres ordures.

BILLY.– Merci.

DANDI.– C'est un truc cher pour le laisser comme ça dans un resto, vous êtes sûr que c'est à vous ?

BILLY.– Je pense, laissez-moi jeter un coup d’œil.

DANDI.– Un coup d’œil ? Pourquoi vous voulez la voir, vous ne la reconnaissez pas ?

BILLY.– Il y a mon nom dedans.

DANDI.– Je pense que je vais la remettre derrière le comptoir. Vous pourrez revenir la réclamer si vous voulez.

BILLY.– Bien.

DANDI.– Vous avez des amis ?

BILLY.– Oui.

DANDI.– Où ils sont ?

BILLY.– Chez eux, ils regardent la télé.

DANDI.– Comment vous le savez ?

BILLY.– C’est là qu’ils sont tout le temps.

DANDI.– C’est idiot. Pourquoi ?

BILLY.– Parce qu’ils veulent s’instruire j’imagine.

DANDI.– Et vous pas ?

BILLY.– Pas quoi ?

DANDI.– Vous ne voulez pas vous instruire ?

BILLY.– Bien sûr que si.

DANDI.– Alors pourquoi vous traînez par ici ?

BILLY.– Je ne sais pas.

DANDI.– Vous devriez aller de l’avant.

BILLY.– Donnez-moi ma trompette alors.

DANDI.– Bien. Vous êtes sûr qu’elle est à vous ?

BILLY.– Mais oui !

Dandilion la lui tend. Billy joue de sa trompette. Les lumières montent sur les musiciens, assis le dos tourné au public. Ils regardent un très grand poste de télévision. Dandilion observe Billy quelques instants puis s’en va. Elle revient une à deux minutes plus tard quand la musique s’arrête, poussant une table roulante qui lui sert de desserte. Elle s’arrête devant Billy qui ouvre de grands yeux en voyant ça.

DANDI.– Je parie que vous voulez une chaise aussi.

Billy prend un petit morceau qu'il mange. Dandilion va chercher une chaise. Billy s'assied et commence à manger pendant qu'elle reste debout à le regarder. Mustafa et Michael entrent et s'asseyent. Michael a un cafard terrible. Mustafa allume une cigarette.

MUSTAFA.– Ne pleure pas.

MICHAËL.– Je suis désolé. (*mouchoir*)

MUSTAFA.– Je sais que c'est dur maintenant mais tu te réveilleras demain matin, tu verras le soleil se lever et soudain la vie vaudra la peine d'être vécue à nouveau.

MICHAËL.– Mais de là à l'aimer...

MUSTAFA.– Pense à toute la souffrance dans le monde. Mais toi et moi nous avons des corps sains et des esprits solides. Nous avons des choses à manger, et des cigarettes à fumer.

MICHAËL.– Tu peux me dire à quoi rime une vie sans amour ?

MUSTAFA.– Prends une cigarette.

MICHAËL.– Merci.

MUSTAFA.– Je commande des œufs ?

MICHAËL.– Je ne sais pas, je n'ai pas vraiment faim.

MUSTAFA.– Oh allons. Quatre œufs ! Quatre œufs !

MICHAËL.– Quelle heure est-il ?

MUSTAFA.– Entre le déjeuner et le petit déjeuner.

MICHAËL.– Tu peux me commander une tasse de thé aussi ?

MUSTAFA.– Quatre œufs, deux thés !

MICHAËL.– On était couchés là-bas dans sa chambre côte à côte. Elle dormait. Tout à coup il y eut un cri au loin, un cri humain mais qu'on pouvait à peine entendre. Pourtant ça l'a réveillée. Elle s'est tournée vers moi, elle m'a regardé et je ne sais pas pourquoi je me suis senti coupable. Et alors, d'un seul coup on s'est rendu compte tous les deux qu'elle ne m'aimait plus.

MUSTAFA.– Qu'est-ce qui s'est passé alors ?

BRIEN LE FAINÉANT

Pièce radiophonique

(Lazy Brien)

PERSONNAGES

BRIEN LE FAINÉANT

M' MAN

GUSTINE

CHÈVRE

JOHN JOE

NARRATEUR

NARRATEUR.— Dans une toute petite chaumière en Irlande un jeune gars appelé Brien reposait en jachère sur le sol de sa mère, de tout son long dans la poussière, paillasson débonnaire à la recherche de tranquillité.

BANDE SON : Une toute petite chaumière en Irlande.
Raffut des animaux dehors.

M'AMAN.— C'est l'heure d'emmener la chèvre au pré.

BRIEN.— Non, manman. Je ne peux pas. J'ai un rêve que je dois finir. Pourquoi n'as-tu pas ramené un seau d'herbe pour le bestiau quand tu es allée laver tes vieux pantalons au ruisseau.

M'AMAN.— Tu veux que ta mère fasse tout le travail.

BRIEN.— Et pourquoi pas. Si tu ne travaillais pas tu serais malheureuse et amère, tes muscles se dessécheraient sur tes os.

M'AMAN.— Je m'en vais dessécher tes petits os fils avec mon sabot si tu ne sors pas de là pour emmener la pauvre chèvre brouter.

BRIEN.— D'accord manman si tu le prends sur ce ton, je le ferai. Mais je l'emmènerai que jusqu'à la barrière et je la laisserai courir où bon lui semble.

M'AMAN.— Elle se fera tuer par un fermier si tu fais ça.

BRIEN.— Quel mal cela nous fera-t-il ? Il sera forcé de nous verser un dédommagement pour la chèvre et avec l'argent tu pourras acheter une chèvre moins chère et on vivra du bénéfice et on rira sous cape.

M'AMAN.— Et si la chèvre moins chère était mauvaise et ne donnait pas de lait, alors hein ?

BRIEN.— Alors on la tuerait à coups de pieds et on la mangerait et on ne penserait plus aux chèvres ni à leur lait au goût âpre ni à leur pâture ni à leur barbe ridicule ni à leurs cornes.

M'AMAN.— Ce que tu décris là c'est un bouc.

BRIEN.– Epargne-moi les détails. Je n'ai jamais regardé.

Il se lève et va vers la porte en grommelant et maugréant.

M'MAN.– Tu n'es pas malin fils, nom d'un chien !

BRIEN.– Non la mère. Je suis aussi stupide que toi et pourvu que ça dure.

BANDE SON : Il sort par la porte branlante.

M'MAN.– Regardez-moi ça ! Va t'en, plus loin, plus loin ! Il s'est arrêté au petit portillon. Passe par-dessus espèce de fainéant bon à rien. Regarde-moi cette pauvre chèvre qui tire sur sa longe. Sa vieille langue grise qui pend dans la poussière. Allez espèce de tire-au-flanc ! Va-t-en dans les champs. Ah enfin, il a disparu.

Elle s'assied et pleure d'épuisement.

BANDE SON : La porte branlante s'ouvre sous l'effet d'une forte poussée de l'extérieur. Grosse Gustine entre en se dandinant, l'effort requis par le déplacement de son bel embonpoint la faisant souffler et haleter.

NARRATEUR.– A peine les larmes d'épuisement avaient-elles mouillé ses joues ridées que la porte branlante s'ouvrait sous une forte poussée et leur voisine Grosse Gustine entrait en se dandinant. C'était une jeune fille dont la rareté des qualités était plus que compensée par une généreuse quantité corporelle.

GUSTINE.– Bonjour vieille mère.

M'MAN.– Bonjour Grosse Gustine. Tu as vu mon fils ?

GUSTINE.– Je l'ai vu.

M'MAN.– Est-ce qu'il emmenait la chèvre au milieu des champs ou bien est-ce qu'il délibérait à deux pas d'ici juste assez loin pour ne pas être vu de sa maison ?

GUSTINE.– Pourquoi vous êtes toujours à poser des questions. Bon Dieu, est-ce que je suis venue au monde pour répondre à cette sorte d'interrogatoire ? Je vous ai dit que je l'avais vu, je n'allais pas rester là à le contempler pendant qu'il allait son chemin non ? Je serais toujours à tourner la tête dans tous les sens si je me mettais à faire ce genre de choses vieille mère. J'aurais sur le cou plein de boutons rouges à cause de ma vieille chemise qui m'irriterait et me donnerait

toutes sortes de problèmes. Il me faudrait descendre à la rivière et je serais forcée de me baigner le cou et je me retrouverais avec des vêtements humides et des doigts ridés et un dos tordu à force de me courber pour atteindre une eau plus chaude sur un bas-fond, tout ça juste pour apercevoir votre fils qui musarde et qui n'a jamais fait ni mal ni bien à aucun voisin, vieil homme ou jeune fille.

M'MAN.— Allons, tu as beau dire je vois bien que tu as le béguin pour lui.

GUSTINE.— Pour votre fils ? Quel intérêt est-ce qu'il éveillerait chez une femme ?

M'MAN.— C'est un homme après tout.

GUSTINE.— Qu'il le prouve.

M'MAN.— Il le ferait si tu lui faisais un signe d'encouragement.

GUSTINE.— Quoi ? Faut-il que je l'appelle dans la rue en claquant de la langue et en clignant de l'œil ou que je lui fasse signe de la main sur le pas de la porte. C'est ça que vous avez en tête ?

M'MAN.— Non, non, tu ferais honte à tes parents.

GUSTINE.— Peut-être si je soulevais ma jupe ou si je souriais ?

M'MAN.— Il t'a été très reconnaissant la fois où tu lui as arraché une dent.

GUSTINE.— Elle ne tenait déjà plus qu'à un fil. Ou bien il était trop faible pour l'arracher lui-même ou bien il voulait mes doigts dans sa bouche. Plutôt ça car il semblait résolu à sucer jusqu'à la saleté sous mes ongles et c'est seulement quand ils étaient sur le point de se décomposer dans sa bouche qu'il a lâché prise.

M'MAN.— C'est un garçon étrange, mais affectueux tu ne trouves pas ?

GUSTINE.— Est-ce que vous essayez de me convaincre de le prendre ? Vous vous dites que je suis grosse et que aucun de ces gars qui ont du cœur à l'ouvrage ne voudrait de moi. Je vous jure que j'ai eu plus de demandes que je n'en peux compter.

M'MAN.— Oui, félicite-toi que de simples travailleurs apprécient une femme de bonne substance et ne soient pas portés sur les autres présentations. Mais admetts que non seulement tu es largement trop grosse mais que tu es aussi la plus fainéante des souillons qui ait jamais frappé à une modeste porte en bois.